Rcp PfPl B 13-5

SERMON
SUR LE SACERDOCE,

PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ DUFÉTRE,

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOULOUSE, LE 9 AVRIL 1835 (1).

Nous venons, mes Frères, soutenir en votre présence la cause du sacerdoce chrétien, le venger des calomnies et des injustices de ses ennemis. Je le montrerai tel qu'il est ; je vous ferai voir à tous que cet état le plus saint aux yeux de la foi, est aussi le plus utile aux yeux de la raison. Lorsque nous avons conçu la pensée de ce discours, nous avons dû prévoir qu'il paraîtrait suspect et intéressé, qu'on ne manquerait pas de nous accuser d'obéir à des préjugés ; mais que nous importent les vains discours des hommes irréfléchis ! Si l'apôtre saint Paul n'a pas craint, pour soutenir l'honneur de son ministère, de faire son propre éloge, pourquoi craindrions-nous d'élever la voix en faveur d'un corps entier, quoique nous en fassions partie? Et ne serions-nous pas coupables, mes Frères, de la plus insigne lâcheté, si lorsqu'une philosophie impie, indignée de voir que, malgré ses calomnies et ses sarcasmes, le sacerdoce est encore respecté, met tout en œuvre pour tromper l'opinion publique, pour représenter les prêtres comme des ignorans, des fanatiques, des ennemis de l'ordre et des perturbateurs de la société? ne serions-nous pas coupables, dis-je, de la plus insigne lâcheté, si nous n'osions ouvrir la bouche, sous prétexte que nos adversaires, qui triompheraient de notre silence, vont nous faire un crime de notre justification? S'il est honteux, mes Frères, de faire son éloge par une puérile affectation de vanité, il est beau de rendre hommage à la vérité, et de défendre l'innocence opprimée. La

(1) Ce Sermon a été sténographié par M. Edouard Castagné. Ce praticien, fixé définitivement à Toulouse, donne des leçons de son art, à domicile, ou chez lui. Il n'abandonne ses élèves que lorsqu'ils sont assez forts pour *aller seuls*. C'est dire que le nombre des leçons est indéfini. Quant au prix du Cours, on traite de gré à gré. — M. Castagné est logé rue Pargaminières, N.o 74.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

vertu, qui se tait quelquefois lorsque la calomnie ne retombe que sur elle, parle lorsqu'elle voit les intérêts du prochain compromis. Quoique toujours modeste, elle ne craint pas de paraître et de publier hautement les droits de l'innocence lorsqu'elle peut craindre que ce silence ne soit pris pour un aveu. Eh bien! mes Frères, c'est précisément le ministère que nous venons remplir; ne croyez pas que nous obéissions à aucun sentiment d'aigreur et de vengeance. A Dieu ne plaise que nous nous plaignions nous-mêmes des outrages auxquels le sacerdoce est journellement exposé! Non, nous nous réjouirons toujours de ce qui fera notre plus solide gloire aux yeux des hommes sages, comme notre plus grand mérite devant Dieu; mais on ne peut pas se le dissimuler, les ennemis de la religion n'en veulent pas moins au sacerdoce qu'à cette religion dont il est le soutien. Ce n'est pas nous prêtres que l'on veut attaquer, ce ne sont pas précisément nos personnes, mais c'est la religion que l'on voudrait saper par sa base, en détruisant du moins ceux qui sont chargés de la soutenir et de la défendre contre ses ennemis. Le calme, l'impartialité qui régneront dans cette discussion, vous montreront assez, je l'espère du moins, mes Frères, que nous n'obéissons à aucune passion, et que nous voulons seulement défendre la justice et la vérité.

Qu'est-ce qu'un prêtre, mes Frères?

Si je voulais vous représenter le prêtre aux yeux de la foi, je vous dirais qu'il est l'ambassadeur du Très-Haut, l'interprète de ses lois, le dépositaire de ses vérités, le représentant de son Fils, chargé de répandre ses grâces et ses miséricordes sur les autres hommes; mais je ne dois vous le montrer qu'aux yeux de la raison, dans ses rapports avec la société, puisque ce n'est que sous ce rapport qu'il est attaqué par les ennemis de la religion. Qu'est-ce donc que le prêtre dans ses rapports avec la société? Ecoutez ici, mes Frères, un homme devenu très-célèbre, qui a montré que le génie et l'éloquence n'avaient pas encore abandonné la cause de la justice et de la vérité. « Qu'est-ce qu'un prêtre, » dit-il? — Un prêtre est l'ami de tous les malheureux, le consola- » teur des affligés, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le » réparateur des torts, des désordres, des injustices qu'engen-

» drent trop souvent les malheureuses passions et les désolantes
» doctrines ; sa vie n'est qu'un long dévoûment au bonheur de
» ses semblables. Quel homme consentirait, comme lui, à changer
» toutes les joies domestiques, la jouissance de tous les biens,
» contre les devoirs pénibles de fonctions obscures dont l'exer-
» cice rebute quelquefois les sens, qui ne reçoit souvent, en ré-
» compense de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude
» et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans les bras du som-
» meil, et ses œuvres de charité ont commencé ; car déjà il a
» visité le malade, soulagé le pauvre, essuyé les pleurs de l'in-
» fortuné, plusieurs fois fait couler ceux du repentir; il a éclairé
» l'ignorant, affermi dans la vertu celui qui n'était pas ébranlé
» par les orages des passions. Après une journée passée dans
» l'exercice de pareilles œuvres, le soir arrive, mais non le repos.
» A l'heure où le plaisir vous appelle aux fêtes, aux spectacles,
» aux assemblées mondaines, un homme s'adresse au ministre
» de la charité ; un Chrétien touche à ses derniers momens; le
» bon pasteur laisse tout pour sa brebis sainte ; il devine ses
» angoisses, l'environne de consolations, de l'espérance et de la
» foi. Le malade adresse des prières à Dieu, au Dieu qui mourut
» pour son salut, et qui va bientôt lui donner, dans le sacrement,
» un gage certain de miséricorde et de réconciliation. »

Voilà le prêtre, mes Frères, voilà l'homme de Dieu, l'homme de la société ; voilà l'homme de toutes les bonnes œuvres, et, je ne crains pas de le dire, de toutes les vertus ; voilà celui à qui aucun bien ne saurait être étranger, qui, par son ministère, par le caractère dont il est revêtu, par les engagemens qu'il a contractés, est appelé à faire à ses semblables tout le bien dont il est capable, qui doit voler jusqu'aux extrémités du monde, s'il est nécessaire, pour porter la religion, la justice, la charité et la paix dans tous les cœurs ! Voilà le prêtre, mes Frères, voilà celui que la philosophie a voulu regarder comme l'ennemi du repos public, le perturbateur de la société ; voilà celui qu'elle a chassé de sa patrie, qu'elle a traîné dans les prisons et sur les échafauds ; qu'elle a poursuivi dans les forêts et les chaumières avec plus d'ardeur qu'on n'en met à poursuivre les plus grands criminels ; voilà celui qu'elle a conduit chargé de fers

dans les forêts de la Guyanne, et dont elle a déclaré qu'il fallait purger la France si on voulait lui faire goûter le bonheur et la liberté!....

Voilà le prêtre, mes Frères, voilà celui que l'impiété s'attache tous les jours à dénoncer dans ses pamphlets, qu'elle travestit dans des burlesques peintures, qu'elle présente aux yeux d'un peuple ignorant, sous les formes les plus grossières et les plus propres à exciter son mépris et son indignation; voilà celui qui se voit, dans certaines villes, insulté publiquement, et que les enfans du *siècle des lumières* apprennent à poursuivre dans les rues avec des huées; voilà le prêtre!

Ah! j'entends nos adversaires: « Si tous les prêtres, disent-ils, étaient tels que ceux que vous venez de nous peindre, nous serions les premiers à rendre hommage au sacerdoce, à environner de notre respect et de notre vénération les ministres de la religion; mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi. » Et nous l'avouons, et nous n'hesitons pas à reconnaître que depuis Judas jusqu'à ce prêtre apostat qui se chargea de conduire un roi sur l'échafaud, il est des prêtres qui n'ont été rien moins que des scélérats et des impies. Je vais plus loin, et je déclare que les prêtres, même les plus respectables par la régularité de leurs mœurs et la sainteté de leurs vertus, peuvent avoir des défauts, parce que l'auguste caractère dont ils sont revêtus ne les a pas dépouillés des faiblesses de l'humanité, parce que tant qu'ils seront sur la terre, ils en porteront les chaînes.

Je m'adresse maintenant à nos adversaires les plus acharnés: je leur demande depuis quand il est permis de confondre l'innocent avec le coupable, ou bien, de proclamer qu'il n'y a plus d'innocent, parce qu'il y a quelques coupables? Quoi! le sacerdoce est souillé de vices, parce que quelques prêtres auront été vicieux? quoi! le sacerdoce sera incapable de prêcher la vertu, parce que quelques prêtres n'auront pas pratiqué la vertu? Où en sommes-nous, si on admet une pareille manière de raisonner? Y a-t-il alors, mes Frères, une seule classe dans la société, une seule profession qui puisse demeurer respectable et respectée? j'irai fouiller dans les annales de nos guerriers, et lorsque je trouverai des exemples de quelque soldat mutiné, de quelque

chef révolté, de quelque traître plus ou moins convaincu de lâcheté, de bassesse, de perfidie, je prononcerai la sentence de nos braves ? et dans mon injuste prévention, je confondrai le plus lâche, le plus coupable, le plus criminel aux yeux de la société, avec ce que l'art militaire a produit de plus noble, de plus distingué, de plus honorable aux yeux des hommes? — J'interrogerai nos tribunaux, et quand ils m'auront dit que parfois l'innocence a été opprimée, que quelques magistrats n'ont pas résisté à l'intrigue, que le poids de l'or, les faveurs ont fait pencher la balance de la justice, je lancerai mon anathème contre le corps entier ? A mes yeux tous les magistrats ne seront plus que des hommes odieux, d'infâmes prévaricateurs ? Et enfin, j'interrogerai tous les états, toutes les professions, et quand j'aurai trouvé un père dénaturé, une épouse adultère, des maîtres durs envers leurs serviteurs, des serviteurs infidèles, je prononcerai qu'il n'y a plus dans la société ni foi, ni probité, ni justice, ni aucun sentiment d'honneur ? je dirai que toutes les épouses sont adultères, tous les époux infidèles, tous les serviteurs injustes, tous les maîtres barbares? que les pères et mères ne mettent des enfans au monde que pour leur faire sucer le lait avec le vice, les rendre impies, libertins avant même qu'ils aient atteint l'âge du libertinage et de l'impiété.... ?

Où nous conduiraient de pareils raisonnemens ? La justice et la raison, mes Frères, demandent pour les prêtres, comme pour tous les autres membres de la société, qu'on ne confonde pas l'innocent avec le coupable, et que parce qu'il y a quelques coupables, on ne prononce pas qu'il n'y a plus d'innocens. La justice et la raison demanderaient bien aussi que l'on tînt compte aux prêtres de la situation si difficile dans laquelle ils se trouvent, des obligations qu'ils ont à remplir, des engagemens sacrés qu'ils ont contractés, des périls sans nombre dont ils sont environnés, et surtout de ces haines qui les honorent, de ces persécutions qui les ennoblissent. Pour eux, le calomniateur est toujours implacable, ses poursuites ne se relâchent point ; jour et nuit il attend, comme une victoire, le moment où il pourra découvrir en eux le plus simple prétexte à une attaque furibonde ; il cherche à deviner, jusque dans leur cœur, les intentions les plus secrètes ;

il prend souvent des paroles pour des réalités, et proclame comme un grand crime, ce qui peut-être part d'un cœur franc, vertueux et sincère. La raison et la justice, mes Frères, demanderaient aussi qu'en relevant avec tant d'aigreur les vices et les désordres de quelques prêtres, on n'affectât point de jeter le voile sur leurs services et leurs vertus ; qu'après avoir fouillé dans l'Histoire pour trouver le nom de quelques prélats, de quelques pontifes qui ont pu être le scandale de l'Eglise et l'opprobre de leur état, on n'affectât point de taire le nom de ceux qui, en bien plus grand nombre, en ont été l'honneur et la gloire, comme ils ont fait le bonheur de la société. Car, mes Frères, je trouve un exemple du vice, contre cent autres de vertus. A quoi sert d'aller chercher avec un soin aussi minutieux, dans l'Histoire des pontifes romains, le nom de quelques papes qui, en des temps de trouble et d'intrigues, ont été portés, par suite de quelque cabale, sur le siége de saint Pierre, alors qu'il suffit d'ouvrir l'Histoire, pour y trouver une succession presque continuelle des plus éclatantes vertus, et pour voir la sainteté devenue comme ordinaire sur le trône des souverains pontifes? Vous faites grand bruit du nom de quelques papes qui ont été la honte et l'opprobre de l'Eglise, et vous ne dites pas ce que nous allons dire à votre place, que sur deux cent cinquante-cinq papes qui ont occupé la chaire pontificale depuis saint Pierre jusqu'à Grégoire VII, plus de quarante ont versé leur sang pour la cause de la religion, près de soixante autres ont été chassés de leur toit par des hommes envoyés du démon, et sont honorés dans l'Eglise comme des saints ; la plupart des autres se sont distingués par leur amour de la justice, par la pratique de toutes les vertus, par le soin qu'ils ont eu d'entretenir la foi parmi les vrais Chrétiens, et de répandre de toutes parts les plus généreux bienfaits.

Y a-t-il, mes Frères, y a-t-il en Europe un trône aussi durable, et qui, depuis dix-huit siècles, ait été occupé par des princes aussi vertueux? Y a-t-il une seule famille qui puisse montrer une pareille succession de vertus, et qui, en remontant aussi haut, ne trouve dans ses ancêtres un plus grand nombre d'hommes qui auront forfait à l'honneur? Mais nos adversaires ne se met-

tent pas en peine d'être justes, ils ne veulent qu'exciter les haines et soulever les passions. Il y a eu quelques mauvais prêtres ; donc tous les prêtres sont mauvais, voilà comment ils raisonnent ! Et quand ils se voient vaincus sur un point, ils se tournent d'un autre côté, et nous dressent de nouvelles embûches, essaient de nouvelles attaques ; ils disent : « Les prêtres sont vertueux, amis de la religion, je le veux ; mais avouez du moins qu'ils ne se mettent guère en harmonie avec leur siècle, qu'ils ne favorisent guère ses progrès ; ils sont, en un mot, les ennemis des lumières. » — Les prêtres, les ennemis des lumières !... et qui donc, mes Frères, travaille à les répandre, qui donc emploie sa vie entière à dissiper les ténèbres de l'ignorance, si ce ne sont les prêtres? Il est facile à des penseurs philosophes de prêcher le progrès des lumières du fond de leur cabinet; ils n'en retrancheront ni une heure de leur sommeil, ni un moment de leurs plaisirs, et ils vendront souvent leurs leçons bien chèrement. Le prêtre répand les lumières aux dépens de sa fortune, de sa santé, quelquefois de sa vie même. Du moment où il s'agit de dissiper les ténèbres de l'ignorance, et d'apprendre aux hommes ce qu'il leur importe de savoir pour être bons, vertueux et heureux, il ne craint, il ne regrette aucun sacrifice. Voyez-le dans ses courses apostoliques ; suivez-le donc, accompagnez-le dans les travaux auxquels il va se livrer ; considérez-le dans ces campagnes désertes, sur ces montagnes arides et glacées, où il exerce son ministère au milieu d'un peuple à demi barbare, souvent aussi incapable d'apprécier ses services que de reconnaître ses bienfaits. Cet homme, ce prêtre qui aurait pu par ses talens et son mérite se faire un nom parmi les hommes, porte toute son ambition à l'instruction du peuple. Un catéchisme à la main, il vient s'asseoir au milieu des enfans. Là, il apprend à la génération naissante ce qu'il apprit à la génération passée, ce qu'il redira avec le même zèle à la génération future. A sa voix, toutes les passions sont terrassées, comme toutes les ténèbres dissipées. Le père de famille apprend à veiller sur ses enfans, l'épouse à demeurer fidèle à ses sermens, l'enfant à se soumettre à ses parens, le serviteur à accomplir tous ses devoirs ; le riche à se montrer généreux envers le pauvre, le pauvre à se soumettre

à la divine Providence dans l'état de détresse où il est placé ; tous à bénir le Seigneur, et à travailler pour la pratique des vertus, à mériter le bonheur qu'il leur accorde dans le ciel. Et nous sommes les ennemis des lumières !!!

Remontons plus haut, mes Frères : quels sont ceux qui ont retiré les Barbares des ténèbres où ils étaient enveloppés depuis tant de siècles ? quels sont donc ceux qui ont adouci leurs mœurs, policé ces peuples à moitié sauvages, aux yeux desquels la religion était d'abord un outrage, et qui vivent maintenant dans le sein de la chrétienneté ? Ces voyageurs saints ne sont-ils pas des prédicateurs de l'Evangile ? et ces prédicateurs de l'Evangile n'étaient-ils pas des prêtres ? Ne sont-ce pas ensuite ces mêmes prédicateurs qui tiennent à annoncer, à publier cette morale sublime que les impies eux-mêmes sont forcés de respecter et d'admirer, quoiqu'ils n'aient pas le courage de se soumettre à ses lois ? Et les prêtres sont les ennemis des lumières !.. — Voulez-vous passer à un autre ordre de connaissances, où est-ce que le talent et la science ont trouvé de plus fidèles amis, de plus dévoués propagateurs ? ne sont-ce pas les prêtres qui ont conservé tous les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, qui ont dépouillé le chaos de notre Histoire, qui ont présidé, pendant tant de siècles, à l'émancipation des peuples, qui ont enfin préparé ce grand siècle où l'on a vu éclore tant d'ouvrages admirables, qui sont les uns des trésors d'érudition, les autres des chefs-d'œuvre d'éloquence, la plupart des modèles de politesse et de bon goût ? Quelles productions que celles d'un Bossuet, d'un Fénélon, d'un Massillon, d'un Bourdaloue, d'un Fléchier, et de tant d'autres prêtres dont le nom passera à la postérité la plus reculée, et dont les ouvrages vivront autant que la langue dans laquelle ils sont écrits ! Quels hommes que ces religieux cachés au fond d'un cloître, ensevelis tout vivans dans la poussière d'une bibliothèque, passant leur vie entière à fouiller les saintes Ecritures, à fortifier les preuves de la tradition, à éclairer leurs semblables ! — Il est vrai que maintenant les prêtres ne peuvent pas se livrer à des études aussi longues. Constamment occupés des devoirs de leur ministère, trop peu nombreux pour pouvoir se partager leurs pénibles travaux, pour pouvoir se dérober un moment aux

sollicitudes de ce ministère sacré ; il y a moins de savans, d'hommes de lettres parmi eux qu'autrefois ; mais à qui faut-il s'en prendre, je le demande à l'impiété, si les prêtres sont moins nombreux ? Si nos rangs ont été éclaircis, à qui faut-il s'en prendre ? Sont-ce les prêtres qu'il faudrait attaquer ? Après tout, que l'on ne croie pas que les prêtres, pour ne pas se livrer à des études aussi longues, soient des ignorans et des ennemis des lumières, comme on voudrait le supposer ; il n'est pas un prêtre qui, avant d'être élevé au sacerdoce, n'ait passé au moins quinze années de sa vie dans les études les plus sérieuses. Il y a, il est vrai, des sciences naturelles dans lesquelles les prêtres sont maintenant moins versés que la plupart des savans ; mais sont-ils pour cela moins utiles à la société, ces prêtres, mes Frères ? Qu'importe, au fond, que l'on ait inventé une mécanique célèbre, découvert de nouveaux procédés chimiques, ajouté quelques simples à la nomenclature de la botanique, perfectionné le système minéralogique ? Qu'est-ce que cela importe au peuple ? Mais il lui importe de savoir qu'il y a un Dieu qui punit le crime et qui récompense la vertu ; qu'il y a une autre vie dans laquelle justice sera rendue aux bons, et châtiment sera donné aux méchans. Il lui importe de connaître les devoirs qu'il a à remplir, afin qu'il y ait de bons pères, de bonnes épouses, de maris fidèles, des citoyens intègres ; et voilà ce que les prêtres apprennent. Quant aux sciences, mes Frères, nous aurions pu ajouter que maintenant encore, dans la capitale, et même dans certaines provinces, il y a des prêtres qui sont comptés au nombre des grands maîtres, et que parmi ceux à qui le soin du ministère ne permet pas de se livrer à des études assez longues pour arriver à cette réputation, il n'en est aucun qui n'applaudisse aux progrès de la science, et qui ne félicite tous ceux qui s'y livrent.

En quoi donc, je le demande maintenant, sommes-nous les ennemis des lumières ? Qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour en arrêter les progrès ? Ah ! mes Frères, c'est que nous prêchons la religion de Jésus-Christ, c'est que nous ne voulons pas la confondre avec la morale publique, c'est que nous déclarons que la religion ne consiste pas seulement dans un sentiment reli-

gieux, vague et indéterminé; c'est que nous ne voulons pas seulement, comme nous l'avons observé dans une autre circonstance, qu'on soit vertueux; c'est que nous établissons qu'il n'est pas permis à chacun de se faire une religion au gré de son imagination, de ses caprices ou de ses passions; c'est que nous soutenons que sur les grands principes religieux seuls repose la stabilité des états; c'est que partout où nos doctrines se font entendre, elles pénètrent dans les cœurs; c'est que nous détruisons le germe de ces autres doctrines que l'impiété sème depuis cinquante ans pour la corruption des peuples, et qui engendrent le malheur des nations. — Nous sommes les ennemis des lumières....! oui, des lumières philosophiques, c'est-à-dire, que la lumière de la religion fait pâlir ces vaines lueurs, comme la lumière du soleil éclipse un faible flambeau. Les ennemis des lumières....! oui, de celles qui apprendraient au peuple à secouer le joug de toute dépendance, aux enfans à mépriser l'autorité des parens, aux époux à violer impunément leurs sermens. Nous sommes les ennemis de ces lumières qui brûlent, consument, qui désolent! Mais les bienfaisantes lumières qui répandent de toutes parts, et la chaleur et la fécondité, qui tendent à éclairer les esprits, à agrandir le domaine de l'intelligence, qui rendent heureux, celles-là nous aimons à les répandre; nous en sommes les premiers, et, si j'ose le dire, les plus généreux amis.

A-t-on encore quelques reproches à nous adresser? Je ne les fuirai pas; vous verrez que je ne recule devant aucune attaque. On nous dit que les prêtres sont les ennemis du bonheur des hommes; qu'ils troublent les consciences, qu'ils divisent les familles, les ménages; qu'ils sont cupides, intéressés, vindicatifs, méchans; que sais-je....? Les prêtres sont les ennemis du bonheur des hommes..! oui, si le bonheur des hommes consiste à oublier Dieu, à mépriser la religion, à trahir tous ses devoirs; si le bonheur des hommes consiste à violer, sans pitié, tous les principes d'ordre, de justice et de vertu; si ce bonheur consiste à ne mettre aucune règle dans sa conduite, aucune borne à ses désirs, aucun frein à ses passions, à s'abandonner à tous les excès de la débauche, et à n'avoir ni foi ni loi, je le déclare à la face du ciel et de la terre, les prêtres sont les ennemis du bonheur des hommes; mais si ce bonheur

consiste à connaître Dieu et la vérité, à aimer la religion, à pratiquer ses devoirs, à nourrir de nobles sentimens, à être juste; si le bonheur consiste à commander à ses passions, à chercher dans l'espoir d'une autre vie des consolations et de la force pour les peines inséparables de la vie présente; si, en un mot, le bonheur des hommes consiste à être père vertueux, père honorable, intègre dans toute sa conduite, certes, mes Frères, nous sommes les amis du bonheur des hommes, et c'est nous qui cherchons vraiment à le leur procurer.

Mais les prêtres troublent les consciences. Et, sans doute, ils troublent les consciences coupables, criminelles, comme un médecin trouble son malade lorsqu'il lui fait avaler une potion amère, qui le fait souffrir pendant quelques instans, mais qui retarde le moment de son agonie, qui prolonge sa vie. *Nous troublons les consciences.* Oui, nous troublons ces hommes qui s'endorment dans le péché, qui n'ont pas craint de laisser entrer le démon dans leurs cœurs. — *Nous troublons les familles, nous divisons les ménages.* Et comment donc, mes Frères, nous y prenons-nous? Quand nous montons dans notre chaire chrétienne, quelles sont nos doctrines? Par exemple, moi, prédicateur de l'Évangile, depuis cinq semaines que je monte dans cette chaire chrétienne, j'ai dit et répété, comme tous les autres prédicateurs, aux époux: Aimez vos épouses comme Jésus-Christ aime son Eglise. Soyez-leur fidèles, soutenez-les dans leur faiblesse, soulagez-les dans leurs infirmités; aux épouses: Cherchez à adoucir les peines de vos époux, supportez patiemment leurs défauts; souvenez-vous surtout de la foi que vous leur avez jurée aux pieds des autels, et que jamais aucune affection étrangère ne vienne partager votre cœur. Nous disons aux enfans: Obéissez à vos parens, ayez pour eux amour et respect; ne les abandonnez pas dans leurs besoins. Nous disons aux serviteurs: Obéissez à vos maîtres, non pas par la crainte des châtimens, par l'esperance du salaire, mais par le sentiment de la conscience. Nous disons à tous: Remplissez les devoirs divers, les obligations qui vous sont imposées par la religion; et nous troublons ainsi les familles? et nous divisons ainsi les ménages? Mais comment donc, mes Frères, faudrait-il s'y prendre pour établir, pour entretenir la paix dans les ménages? faudrait-il prêcher aux époux qu'ils peuvent s'abandonner à toutes leurs pas-

sions, outrager la nature et la religion par le plus odieux calcul; que l'adultère n'est qu'une faiblesse, qu'ils peuvent se jouer de leurs sermens? faudrait-il ainsi livrer les hommes à leurs penchans corrompus? Ah! si c'est ainsi qu'il faut traduire pour pouvoir entretenir la paix, nous y renonçons; nous ne craignons pas de le déclarer, jamais à ce prix nous ne viendrons annoncer la paix. Mais quelle paix, bon Dieu, que celle qui peut être troublée par les leçons de la pureté et de la vertu! quelle paix que celle qu'engendrent des passions criminelles! *Nous divisons les familles et les ménages.* Eh quoi! mes Frères, sont-ce les prêtres qui provoquent le rétablissement d'une loi de discorde, qui tendrait à diviser ceux qui ont promis devant Dieu de ne jamais se séparer? est-ce nous qui désirons de voir de nouveau cette loi qui, usurpant les droits de la mort, tend à légitimer la violation de tous les droits sociaux, et qui plongerait de nombreuses familles dans le deuil? est-ce nous ou les ennemis de la réligion? *Nous troublons la paix des familles et des ménages....* — Eh bien! demandez à ces époux dont la chaste union n'a jamais été troublée par des querelles, qui savent si bien condescendre à leurs infirmités réciproques, se supporter mutuellement dans leur amour, demandez-leur qui leur a appris à conserver cette paix et cette union intime, si ce n'est pas la religion, si ce ne sont pas les leçons du prêtre.

Mais ils sont du moins intéressés, vindicatifs, méchans. Les prêtres intéressés...! et sur qui donc, mes Frères, peut-on faire tomber ces reproches? est-ce sur ces prêtres honorables qui, à une époque dont quelques-uns d'entre vous peuvent se souvenir, ont mieux aimé sacrifier leur fortune, leur position, que de trahir les devoirs de leur conscience; qui, pour toute réponse aux reproches de cupidité, ont pris la route de l'exil, et sont allés cacher dans l'étranger leur indigence et leurs vertus? D'autres, venus plus tard, n'ont pas pu donner le même exemple de désintéressement, mais qu'on cesse de croire que ces prêtres, sacrificateurs du Dieu vivant, ne sont conduits que par des vues intéressées. Non, mes Frères, leurs vœux sont plus nobles, leurs motifs plus relevés. Prêtres de Jésus-Christ, qu'avons-nous besoin de vos biens et de vos richesses? L'univers entier est à nous; tant que nous aurons des ignorans à éclairer, des pécheurs à convertir, des infortunés

à consoler, nous serons toujours assez riches ; nous ne demandons pas autre chose, c'est là notre bien, notre trésor, notre ambition ; et grâce à l'intolérable vanité humaine, ce fonds est inépuisable, il ne nous manquera jamais.

Les prêtres sont vindicatifs, méchans.... Les connaissaient-ils, ceux qui les outrageaient si gratuitement? Les connaissez-vous bien, j'ose vous le demander à vous qui peut-être quelquefois aussi avez attaqué si injustement les ministres de la religion? Vous croyez les connaître ? Eh bien ! laissez-moi vous le dire : continuez de les déchirer, de les attaquer par vos railleries, par vos sarcasmes ; calomniez-les, cherchez à leur ravir leur bonheur, leur réputation, leurs biens, leur vie même; oui, attaquez-les, poursuivez-les sans relâche, déchirez-les, et dans vos brochures, et dans vos journaux, et dans vos conversations ; après cela, soyez malade, soyez sur un lit de douleur, dans l'indigence et la misère, appelez-le auprès de vous ce prêtre ; oui, appelez-nous, et vous verrez si nous ne volerons pas dans vos bras, si nous ne vous presserons pas sur notre sein, et si nous ne vous montrerons pas qu'il n'y a pas de fiel dans ce cœur ; que nous n'avons jamais été ennemis que de vos vices ; que nous voulions votre bonheur, et que ce que vous appeliez déclamations, n'était que le mouvement de notre zèle qui nous portait à vous éloigner des vices, et à vouloir vous ramener à la vertu.

Qu'ils sont coupables, mes Frères, ceux qui, ennemis du sacerdoce, emploient toutes leurs ruses et l'astuce pour l'avilir et le dégrader ! Eh ! que veulent-ils? Tarir la source du sacerdoce, en éloigner une jeunesse qui serait peut-être assez chrétienne, assez heureuse pour désirer d'y être admise, mais qui n'a pas le courage de braver tant de sarcasmes et de calomnie? Insensés ! ils ne voient pas qu'ils attaquent non-seulement le premier besoin de l'homme, qui est la religion, mais qu'ils attaquent la société elle-même, et qu'ils tendent à la précipiter dans l'abîme ! Qu'ils sachent enfin ce que l'on a souvent proclamé, et ce qui est une vérité incontestable, que, sans le sacerdoce, il n'y a point de religion ; que sans la religion, il n'y a point de morale ; que sans morale, il n'y a plus de lois, et que sans lois, plus de société possible. Sans doute, mes Frères, le sacerdoce, malgré les atta-

ques de ses adversaires, ne périra point, il vivra d'âge en âge, et se perpétuera de génération en génération. Elle est immortelle comme son Dieu, notre belle religion; elle peut passer d'une province dans une autre province, d'un empire dans un autre empire; mais qui vous a répondu que le sacerdoce ne périra jamais en France? Hélas! n'avons-nous aucune crainte à concevoir quand nous arrêtons les yeux sur quelques provinces de notre patrie? Ne jugez pas de toutes les provinces par la vôtre: ici, grâce à la foi, au zèle d'un grand nombre de Chrétiens, le sacerdoce est encore nombreux et florissant; mais voyez ces provinces du nord de la France, de quelle stérilité elles ont été frappées. Là, des diocèses sont ravagés par l'impiété; les prêtres manquent; là, chaque année, une jeunesse s'élève sur celle qui la précédait, et toujours sans principes de morale, et presque sans aucune idée de Dieu! Là, la vigne est ravagée par des bêtes malfaisantes; la désolation est dans le troupeau; les brebis, errantes et dispersées, cherchent en vain un pasteur qui puisse les conduire dans de bons pâturages; celui qui veillait sur elles n'est plus, et depuis qu'il est descendu dans la tombe, le sacrifice a cessé.... Personne n'est venu prendre sa place; quelques Chrétiens répètent ses vertus de loin en loin; on aperçoit encore quelques vieillards courbés sous le poids d'un âge prolongé au-delà du temps; on les voit comme des flambeaux épars dans une nuit obscure, comme des colonnes admirables qui soutiennent encore l'édifice, mais qu'un coup de vent va détruire. A ce spectacle, l'impiété sourit; elle n'a plus de limites; les passions y règnent en maîtresses, et narguent la vertu...

O sainte Eglise de France! ô ma patrie! Eh quoi! serais-tu donc condamnée encore à voir la désolation et la ruine dans ton sein? ne serais-tu sortie victorieuse de tant de combats, que pour venir expirer à nos yeux de défaillance? Non, non, fille de Sion, essuie tes larmes, quitte tes vêtemens de deuil; non, tu n'es pas condamnée à une honteuse stérilité, tu engendreras encore de nombreux enfans. Et déjà les voix de ces lévites qui sortent de son sein, brillans de talens et de vertus, s'élèvent comme des nuées de bienfaisance qui vont porter la fécondité dans ces champs desséchés par le souffle de l'incrédulité. Bientôt, nous l'espérons,

nous aimons à nous livrer à ces douces pensées, et tout semble même les encourager, les justifier ; bientôt la religion reprendra son empire, la vérité brillera d'un nouvel éclat ; ces hommes que de malheureuses divisions ont rendus ennemis entr'eux, et ont contribué à éloigner de la religion, de la vertu, se rallieront, redeviendront des frères, et la religion étendra sur eux son sceptre pacifique, leur fera couler dans la paix des jours pleins d'innocence et de bonheur.

Toulouse, imprimerie de J.-M. Corne, rue Pargaminières, n.° 84.